

GESTION DES RESSOURCES NATURELLES CHEZ LES WE DE COTE D'IVOIRE : ARBITRAGE ENTRE EQUILIBRE AVEC LA NATURE ET TENSIONS SOCIOPOLITQUES

Bony Guiblehon

Enseignant-chercheur,

Université Alassane Ouattara de Bouaké, Côte d'ivoire

Abstract

This article highlights the contribution of “traditional” African societies to the modern environmental debate. It stresses the contribution of these societies in the understanding of environmental action in terms of management and protection of the living environment. For example, Among the *Wè* living in a forest area, there is a real concern of balance between man and nature. . They have a magical-religious view that drives them to ensure a balance with nature, because for them, the various orders that are made of the mineral, the animal, the plant and the human being are interdependent; a circulation force and energy occurs thereby between them.. This view is coupled with another one, or trans-historical heritage according to which man is part of nature, nature sheltering masks that are intermediaries between God and men. They are the ones that ensure the protection of natural resources and involved in the regulation of social order and social cohesion. But since the socio-political and military tensions in the country, management of natural resources is severely disrupted due to the illegal occupation of protected areas and their anarchic and illegal exploitation by armed individuals.

Keywords: *Wè*, ecology, masks, biodiversity

Résumé :

Cet article met en évidence, l'apport des sociétés africaines « traditionnelles » dans le débat moderne sur l'environnement. Il montre la contribution de ces sociétés dans la compréhension de l'action écologique en termes de gestion et de protection du cadre de vie. Ainsi par exemple, chez les *Wè*, vivant dans une zone forestière, il y a un réel souci d'équilibre entre l'homme et la nature. Ils ont une vision magico-religieuse qui les pousse à

veiller à l'équilibre avec la nature, parce que pour eux, les différents ordres que constituent le minéral, l'animal, le végétal et l'humain sont interdépendants ; une circulation de force et d'énergie s'effectue de ce fait entre eux. Cette vision est doublée d'une autre, patrimoniale ou transhistorique selon laquelle l'homme est un élément de la nature, la nature abritant les masques qui sont des intermédiaires entre Dieu et les hommes. Ce sont eux qui assurent la protection des ressources naturelles et interviennent dans la régulation de l'ordre social et de la cohésion sociale. Mais depuis les tensions sociopolitiques et militaires dans le pays, la gestion des ressources naturelles est fortement perturbée du fait de l'occupation illégale des aires protégées ainsi que leur exploitation anarchiques et illégales par des individus armés.

Mots clés : Wè, écologie, masques, biodiversité

Introduction

Dans le débat moderne sur l'environnement, l'apport des sociétés africaines « traditionnelles » pourrait contribuer à la compréhension de l'action écologique en termes de gestion et de protection du cadre de vie. Ainsi par exemple, chez les Wè, vivant dans une zone forestière très dense et giboyeuse (à l'ouest de la Côte d'Ivoire), il y avait un réel souci d'équilibre entre l'homme et la nature. Pour ce peuple, « Dieu a créé toute chose. Il a donné à l'homme une partie de sa force vitale. Dieu est ainsi en chaque chose qu'il a créée. La forêt vit, respire, mange, boit comme le ferait un homme. Les dieux, les ancêtres et les esprits vivent dans la forêt. L'homme cultive la terre pour ses besoins de chaque jour¹⁸ ».

Ce mythe souligne une interdépendance entre le sacré, l'homme et la nature. Autrement dit, les Wè ont une vision magico-religieuse qui les pousse à veiller à l'équilibre qu'ils ont avec la nature, parce que les différents ordres que constituent le minéral, l'animal, le végétal et l'humain sont liés, voire interdépendants ; une circulation de force et d'énergie s'effectue de ce fait entre eux. La destruction des uns entraîne celle des autres. Cette vision est doublée d'une autre, patrimoniale ou transhistorique, selon laquelle l'homme est un élément de la nature, la nature abritant tous les génies, les esprits et les ancêtres qui sont les intermédiaires entre Dieu et les hommes.

Tout cela amène les Wè à être « pragmatiques », parce que conscients que certains phénomènes peuvent influencer directement leurs activités de production de biens matériels de subsistance (sécheresse, inondation, colère

¹⁸ Propos recueillis au cours d'un entretien avec K. Kah, un notable wè, il y a quelques années à Man.

des ancêtres, etc.). Dès lors, ils ne s'attaquent à la nature qu'en cas de nécessité vitale, c'est-à-dire, satisfaire aux besoins essentiels (nourriture, habitation, soin, etc.). Et l'existence de cette conscience écologique fortement admise est soutenue par les mécanismes ou institutions « sacrées » que sont les masques (*koui* et *glæ*) qui s'occupent de sa mise en application.

Cette réflexion a pour objectif de mettre en évidence, la gestion et la protection des ressources naturelles chez les Wè en les institutions de masques, en mettant l'accent sur l'arbitrage entre équilibre avec la nature et tensions sociopolitiques de ces dernières décennies. Du point de vue méthodologique, notre étude s'est basée sur des observations personnelles, des expériences de terrain et de plusieurs entretiens directs et semi-directifs auprès de plusieurs personnes dans le village de Douagué entre 2010-2012, se veut une contribution à la gestion rationnelle et humaine de l'environnement. Elle se divise en quatre parties : dans un premier temps, nous parlerons des *koui* et *glæ* dans la gestion des ressources naturelles, dans un deuxième, du souci d'équilibre naturel et mutations socioéconomiques de l'environnement, dans un troisième, nous montrons que la nature n'est pas une source inépuisable de ressources et dans le quatrième temps, nous mettons l'accent sur les ressources naturelles à l'épreuve des conflits militaro-politiques en pays wè.

Les *koui* et *glæ* dans la gestion des ressources naturelles

L'organisation sociale en pays wè, à l'Ouest de la Côte d'Ivoire, repose sur trois grandes institutions « sacrées ». Il s'agit des masques, *koui*, *glæ* et *dji* qui sont des apparitions masquées. Les masques interviennent dans la régulation de l'ordre social, et de la cohésion sociale et constituent un contre-pouvoir. Ces masques sont considérés comme des forces spirituelles (génies, esprits, ancêtres), des intermédiaires entre Dieu et l'homme. Les *koui*, *glæ* et *dji* ont pour habitacle la brousse ou la forêt, notamment les « sanctuaires boisés » (Juhé-Beaulaton 2010) dont ils sont les propriétaires. C'est pourquoi, ces sanctuaires sont devenus de véritables « conservatoires de la faune et de la flore », des « lieux exceptés » interdits et protégés contre les menaces des humains. Des rites et autres cérémonies religieuses en faveur de la population s'y déroulent de façon périodique. De leur bonne gestion dépend l'avenir et même la survie de la communauté. Ces sanctuaires peuvent être des éléments suivants :

Doos et *kpan* ou « camp » d'initiations

Les *doos* ou *kpan* sont des « camps » culturels appartenant respectivement aux sociétés secrètes des *dji* (hommes-panthères) et des *glæ*. Ces camps sont des portions de forêts parfois denses qu'on retrouve autour des villages et où se déroulent les rites d'initiation des membres de ces

sociétés. Ce sont donc des lieux privilégiés de la conservation et de la transmission du savoir initiatique ; là où sont également accomplis les sacrifices rituels et les prestations destinés aux ancêtres ainsi que réparations rituelles des sacrilèges. On y enterre aussi les hauts dignitaires des masques. C'est pourquoi, il est formellement interdit à quiconque, sans autorisation, de pénétrer ou de couper un arbre ou une plante dans ces lieux ou y pratiquer la chasse, sous peine de lourdes sanctions.

Les forêts et arbres, cimetières et montagnes « sacrés »

Dans presque tous les villages wè, on trouve des portions de forêts, des montagnes, des arbres dits « sacrés » ou des cimetières réservés à la vie religieuse de la communauté. Certains de ces lieux ou espèces portent même le nom des tribus ou des lignages, parce que le premier ancêtre s'était installé en ces lieux.¹⁹

Ainsi, par exemple, étaient protégées certaines espèces d'arbres pour leurs vertus médicinales ou leur usage religieux, tels que l'iroko dans le village de Douagué. En effet, dans ce village, il y avait un iroko qui, dit-on, abriterait les esprits des ancêtres, notamment l'ancêtre du nom de Oulai Poué Paha, fondateur du lignage *pahadi*. Cet arbre, considéré comme le lieu d'établissement du premier ancêtre de la lignée *pahadi*, était arrêté au cœur du quartier *pahadi* et était interdit à tout abattage.

Chaque année, à l'occasion d'un événement important, des sacrifices rituels sont accomplis au pied de cet arbre pour la protection et la conservation de l'unité du lignage. Autrement dit, de son existence dépend la permanence et l'unité du lignage, voire du village. Par conséquent, couper l'arbre, c'est tuer l'ancêtre commun et donc aussi sa descendance. Il est ainsi protégé depuis des générations.

Soulignons qu'au pied de cet arbre poussent deux plantes médicinales assez rares dont les villageois se servent pour soigner certaines maladies (migraines, anti-poisons, etc.). Car, pour les Wè, les plantes ne servent pas seulement à nourrir le corps, mais aussi à rétablir l'équilibre rompu par la maladie, l'ensemble du corps humain, des plantes et de l'univers étant considéré comme un tout harmonieux que l'on pourrait rompre d'une certaine manière, par exemple par des catastrophes, lorsqu'on abat un arbre important. Il en est ainsi également du palmier à huile ou le palmier raphia²⁰ dont les feuilles ou branches étaient utilisées dans la fabrication des costumes des masques, ou dans la composition de certains médicaments pour

¹⁹ Par exemple, le village de Douagué, de son vrai nom *doè tchrou pkei*, « sur la montagne des *doè* ». Les *doe* sont une espèce de singes vivant sur la montagne au pied de laquelle s'était installé le premier fondateur de ce village.

²⁰ Le raphia étant utilisé dans le rituel d'initiation, notamment les costumes des hommes-panthères et des *glae* en pays wè.

soigner un « mal de dos » ou « mal de reins ». Ces endroits constituent les derniers remparts de la nature contre la destruction de l'homme.

En tout cas, grâce à la protection, à la pression psychologique et aux sanctions des masques, dans certains villages, on continue d'éviter, selon Tahoux Touao (2002), aux forêts et rivières protégées, de subir des dégâts anthropiques, économiques, démographiques et socioculturels qui mettraient en péril leur existence. Aucun individu, sans autorisation, ne peut pénétrer dans une forêt sacrée et y couper un arbre ou en cueillir la feuille.

Les rivières sacrées : exemple le poè à Douagué

Tout comme les forêts sacrées, les montagnes..., les cours d'eau ou rivières font également l'objet d'une protection particulière depuis des générations, parce que justement, abritant des forces divines, considérés comme les véritables propriétaires de la nature. Ainsi, dans le village de Douagué, sur le delta de la rivière poè appelé *gnihinan*, « lieu de culte » ou « lieu d'adoration » des ancêtres, en dehors donc de ce caractère religieux et patrimonial, a un vrai intérêt écologique. En effet, lorsqu'on arrive à cet endroit, où la pêche est traditionnellement interdite, on est frappé par le nombre impressionnant d'espèces rares de poissons identiques à celles des peuplements ichtyologique des principaux cours d'eau de Côte d'Ivoire avec la dominance des espèces comme *Characidae* (Daget et ILTIS 1965), *Alestes* et *Brycirzus* (Paugy 1986) les *Hydr-ocyizus* (Brewster 1986) etc. Selon Gourène et Teugels (1989), on y trouve des récifs coralliens riches en biodiversité hébergeant des écrevisses autochtones (des espèces d'écrevisses autochtones telles que *plécoptères*, *trichoptères* et *éphémères. typus*, *P. senegalensis* ; de *Polynemidae* -*Galeoidesdecadactylus*, *Polydactylusquadrifilis*-) et 76 espèces de poissons comme si on était dans le fleuve Sassandra (op. cit. Daget et Iltis 1965). Soulignons que les récifs coralliens sont importants, car procurant des niches écologiques à de nombreux poissons et animaux qui y trouvent nourriture, refuge, protection.

Soumis aux phénomènes d'*upwelling*, du régime des courants et aux apports terrigènes, cet endroit de la rivière poè contribue à la préservation des écosystèmes aquatiques du village et reste l'une des zones les plus riches de la région en termes de ressources halieutiques, même si certaines personnes, depuis la rébellion de 2002 qui a coupé la Côte d'Ivoire²¹, soutiennent que ce n'est plus le cas aujourd'hui.

Cependant, par souci d'équilibre dans la gestion écosystémique des pêches et pour une meilleure conservation de la biodiversité aquatique, les

²¹ En effet, les rebelles avaient érigé un grand camp dans le village de Douagué au bord e la rivière en 2002 et pêchaient dans cette zone interdite en utilisant des produits chimiques (pesticides).

villageois savent également tirer profit avec beaucoup de modération de la nature en cas de besoin. Il y a une vingtaine d'années, lors d'une grande famine aggravée par les feux de brousse, une demi-journée a été choisie pour pêcher à cet endroit de la rivière. Cette séance était contrôlée et des rites sacrificiels ont été accomplis pour demander la clémence des génies et des ancêtres résidant dans le lieu : on avait pêché sur leur propriété.

De ce point de vue, la pensée « écologiste » wè s'oppose à une révolution écologique en profondeur (*deepecology*) et donc au courant « préservationniste » qui prône la préservation intacte de la nature sauvage et pour elle-même et non pas pour satisfaire les besoins des hommes. La pensée wè pourrait s'inscrire dans le courant « conservationniste » (Durban 2001) selon laquelle, les ressources doivent être utilisées avec modération au profit du développement socio-économique et culturel.

Aujourd'hui, les hommes politiques, les opérateurs économiques, les individus en proie aux incertitudes de la modernité viennent à Douagué, à cet endroit de la rivière pour se recueillir de temps en temps. Constituant ainsi, un lieu touristique important dans la région. Il avait même été proposé dans les années 70 par le sous-préfet de Kouibly pour être classé patrimoine national

Ces exemples montrent bien qu'on ne peut nier à ces lieux exceptés, des préoccupations écologistes ou des « reliques d'une végétation originelle aujourd'hui disparue et qui recélaient une importante diversité végétale » (Juhé-Beaulaton 2010). D'ailleurs, ces lieux jalousement gardés par les masques sont les moins exploités, bien qu'ils soient aujourd'hui, entourés d'immenses plantations de café et de cacao ou de riz. Ils participent de la préservation de l'esprit religieux des Wè, de leur cadre de vie, mais aussi de celle de la nature. Car, dans la conception philosophique et religieuse de ce peuple, tous les éléments de la nature sont liés entre eux par des relations d'interdépendance.

Les voies publiques

Pour mieux préserver l'environnement et le rendre sain, les masques organisaient dans chaque village des jeunes en groupes de « veille », appelés *santikpé*²², pour surveiller les principales pistes ou voies d'accès du village. Ainsi, à la nuit tombée, les groupes de *santikpé* font la ronde pour chasser et punir tous qui sont pris en flagrants délits en train de souiller la nature, c'est-à-dire, entrain de déféquer ou d'uriner le long de ces voies publiques. Des femmes qui jettent des ordures ménagères sur les voies publiques sont aussi sanctionnées. Tout individu pris ou même témoin de la violation de cet interdit devrait le dénoncer, sous peine d'être accusé de complicité et d'être

²² Habillés dans des feuilles sèches de bananiers.

puni au même titre que le coupable. Dans cet esprit, certains *santikpé* étaient formés pour lutter contre l'insalubrité, en nettoyant régulièrement ces voies et les alentours des villages. Parfois, des individus qui laissent trop d'herbes pousser aux alentours de leurs habitations, après avertissement, sont sanctionnés, parce que mettant en danger la sécurité, voire la vie de tout le village, puisqu'un serpent pourrait se cacher dans les touffes d'herbes.

Même en l'absence de lieux de toilettes modernes, des espaces spéciaux, appelés *kohouo*, sont aménagés, à l'orée du village pour le dépôt des ordures et autres déchets managers. Cette pratique se poursuit encore aujourd'hui dans les villages ne disposant pas de toilettes modernes. Qu'en est-il aujourd'hui de la gestion de l'environnement en pays wè ?

Souci d'équilibre naturel et mutations socioéconomiques de l'environnement

Dubet et Martucelli (1998), dans un ouvrage intitulé « Dans quelle société vivons-nous ? », à partir de l'exemple français, donnaient des clés de questionnement du « travail des sociétés » (Dubet, 2009) sous les effets de la mondialisation. Et, l'un des éléments de ce travail des sociétés en Afrique, en dehors des dynamiques internes, c'est la colonisation, comme un accélérateur des mutations sociales. En effet, avec la colonisation, l'on a assisté à l'introduction des cultures de rente dont le café, le cacao, et à l'exploitation du bois ainsi que celle du milieu aquatique à des fins économiques.

Dès lors, les Wè se sont lancés dans la production de ces cultures. Et, chaque jour des plantations de café, de cacao et d'hévéas remplacent des milliers d'hectares de forêts. Les bois et rivières sont sauvagement exploités à des fins commerciales. De sorte qu'on pourrait parler comme Memel-Fotê (1992) de « cosmophagie » qui dévore le cosmos sans retenue. Car, la moindre surface disponible excite l'appétit des producteurs.

La région de l'ouest étant une zone forestière, a attiré des milliers de ressortissants de la sous-région, notamment des Burkinabé qui y ont immigrés afin de pratiquer la culture du cacao et du café. Aucune forêt, même les aires dites protégées ou « classées » comme la réserve de Tai, classée patrimoine mondial par l'Unesco, ne résiste à cette cosmophagie. Les paysans ne semblent guère se préoccuper des effets sur l'environnement par leur violence ou ambitions démesurées.

La situation s'est dégradée et tout l'écosystème gravement perturbé ainsi que les rapports de l'homme à la nature depuis la crise longue sociopolitique que le pays vit. En effet depuis la rébellion du 19 septembre 2002 qui a coupé le pays en deux, des groupes d'individus ont infiltré toutes les forêts et les aires protégées.

Dans le village de Douagué, des éléments de la rébellion se sont installés le long de la rivière *poè* côtière, notamment à l'endroit sacré pour y pêcher et polluer l'eau²³, accentuant encore la pression sur les espèces aquatiques. Des populations nouvellement installées, surtout les Burkinabé ont profité de cette anarchie pour s'installer également à cet endroit et dans les forêts classées. Le village de Douagué a vu une augmentation exponentielle de sa population qui, de 500 habitants dans les années 1970 est passée à plus de 9500 habitants aujourd'hui dont plus de la moitié sont des Burkinabé. Ce surpeuplement ou cette pression démographique accentue la pression sur les écosystèmes et amplifie par là même la pression sur les habitats des animaux et par ricochet sur certaines espèces aquatiques dans ces aires si longtemps préservées. Des forêts le long de la rivière *poè* à mangroves, qui sont par excellence des sites de reproduction de plusieurs espèces de poissons économiquement et écologiquement importantes, sont devenues de vastes plantations. Cette dégradation environnementale s'est aggravée par des impacts potentiels des changements climatiques, surtout par l'érosion des littoraux et l'inondation des basses terres côtières.

Tout compte fait, on assiste à une destruction généralisée de l'écosystème : « Aujourd'hui, les arbres préfèrent ne plus pousser, au risque de se faire détruire par des braconniers des sociétés de bois », souligne avec amertume le vieux Sea²⁴. L'ordre naturel est perturbé. La terre étant devenue un objet de tension sociale et politique comme l'a bien montré la crise ivoirienne dont l'une des causes à l'ouest demeure la question foncière entre autochtones Wè et allogènes, notamment Burkinabé. Dans cette situation, la survie des communautés est menacée et les populations sont tourmentées, parce que fragilisées.

La nature n'est pas une source inépuisable de ressources

L'homme est reconnu aujourd'hui comme le facteur principal de la dégradation de son environnement immédiat. Il pollue l'air, l'eau et les sols qui sont indispensables à son épanouissement et à son équilibre. Les perturbations d'ordre naturel (par exemple, sécheresse, inondation, etc.) menacent la survie des populations. Le défi est alors de restaurer l'environnement, dans ses raisons, ses effets symboliques et ses frontières pleines de sens.

L'homme étant un élément de la nature et donc n'existant pas en dehors de la nature, la destruction de celle-ci, entraîne *ipso facto* celle de l'homme. Comme le fait remarquer Nicole (1990), la nature n'est pas conçue comme « principe extérieur » aux rapports de force et de sens : elle est la

²³ La rivière est devenue un dépotoir du village.

²⁴ Chef d'un village.

somme de ces rapports, de ceux que l'homme entretient avec elle. L'auteur en conclut qu'il n'y a pas de discontinuité entre ordre biologique, naturel et ordre social : tout événement, tout désordre écologique « fait signe et sens ». C'est pourquoi, pour le Wè, la nature doit être respectée, au risque d'attirer des malheurs, des calamités sur le groupe. Car la destruction massive de l'environnement est un désordre social dont les inondations, la sécheresse sont le signe évident et qu'il faut éviter. La dépendance existentielle entre les êtres humains et la nature est un fondement de l'équilibre de la société.

Face à la destruction de l'environnement, les Wè, à travers leurs institutions sacrées, nous rappellent notre appartenance à la nature. Le développement durable signifie qu'il faut produire tout en respectant la diversité biologique qui part elle-même de la diversité culturelle. La nature n'est pas une source inépuisable de force et d'énergie. C'est pourquoi, la multiplication des agressions et de dégradation sur l'environnement doivent être une source de préoccupation, car pouvant générer des conflits.

Les ressources naturelles à l'épreuve des conflits militaro-politiques en pays wè

En Côte d'Ivoire, la terre est devenue ces dernières décennies l'objet de vives tensions, voire de conflits entre communautés du fait de sa raréfaction. En effet, d'après ce qu'Akindès (2010) appelle « l'ingénierie houphouétiste du foncier », les populations des zones forestières riches en terres fertiles devraient accueillir celles venant des régions pauvres, non seulement du pays, mais aussi celles de la sous-région. Sous Houphouët-Boigny, cet encouragement politique a généré un flux migratoire économique important et ininterrompu d'Ivoiriens (baoulé, etc.), de Maliens, Guinéens, surtout de nombreux Burkinabé sur les terres, à l'ouest chez les Wè. Si cette solidarité politique a permis à la Côte d'Ivoire de connaître un essor économique, appelé « miracle ivoirien », elle a aussi généré des frustrations sociales, voire des conflits entre les autochtones et les allochtones, car la terre est devenue non seulement vitale, mais bien économique. Car, en posséder une petite ou grande surface, fertile ou improductive, dépend un sentiment de fierté sociale et de sécurité économique et existentielle.

Des jeunes retournant au village (après de fortunes diverses en ville) et opportunistes, « vendent²⁵ » des forêts à vil prix aux allochtones et allogènes, surtout aux Burkinabé, sans une claire définition des contrats de vente et en l'absence de toute réglementation optimale de leur exploitation

²⁵ Les enquêtes menées en pays wè dans quelques villages (entre 2010-2015) donnent une idée de prix de vente de terre. Parfois, 3 hectares de forêts contre 150 € (100'000 Fcfa) ou un vélo (d'une valeur de 70 €). La vente de terre devient plus importante pendant les périodes de crise, entre mai et octobre, quand les villageois n'ont plus d'argent.

durable. Au fil des ans, les allochtones et allogènes sont devenus plus nombreux que les populations locales wè et semblent occuper plus de terres cultivables (devenues d'ailleurs rares). Or, l'une des maximes de l'ingénierie houthouétiste est que « *la terre appartient à celui qui l'a mise en valeur* ». Par conséquent, les allochtones et allogènes se revendiquent eux aussi propriétaires des terres qu'ils occupent. A cela s'ajoute la passion politique qui se joue autour de la question de la terre. Autrement dit, la terre se révèle objet de passion ou lutte politique (op. cit. Babo 2010), voire de conflits sanglants opposant les autochtones aux allochtones et allogènes Burkinabé. Cette situation rend difficile toute entreprise de réconciliation tant les frustrations et rancœurs sont profondes au point de faire dire à Akindès que « l'Ouest du pays est le carrefour de la haine²⁶ ».

La rébellion de septembre 2002 qui a fragilisé le pays, a dévoilé l'extrême sensibilité de la question foncière. Désorganisé par la crise militaro-politique, il n'existe plus de structures étatiques dans une grande partie du pays, notamment dans la zone ouest, occupée par la rébellion. Certains éléments de la communauté burkinabé qui avaient déjà des comptes à régler avec certains Wè, ont pris des armes pour rejoindre la rébellion afin de garder les terres qu'ils occupent, voire d'en récupérer davantage (Tiécoura 2014 et Ouédraogo 2015)²⁷. Désormais armés de kalachnikov, ces éléments ont pénétré les forêts et aires protégées et s'y sont installés de façon anarchique en toute impunité comme on peut le constater avec l'occupation du mont *péko*²⁸ par le chef de guerre burkinabé Amandé Ouérémi pendant plus d'une décennie ou du mont *tia*, des zones qui abritaient autrefois des espèces rares de singes et destinées à assurer la préservation d'un échantillon représentatif de la biodiversité et à maintenir un équilibre climatique. Il en est de même de la réserve de Tai, jalousement conservée depuis des siècles, mais aujourd'hui traversée par d'immenses plantations de café ou de cacao. Un élu de la région en fait un constat radical en qualifiant cette situation de « vraie colonie de peuplement qui se développe à l'ouest²⁹ ». Il en résulte la

²⁶ Airault, P.. « Côte d'Ivoire : la réconciliation impossible ? » juillet 2012. Consulté [le 20 octobre 2015] sur le site <http://www.jeuneafrique.com/140936/politique/c-te-d-ivoire-la-reconciliation-impossible/>

1 ²⁷ Le journaliste souligne que le parc national du mont Péko dans l'ouest de la Côte d'Ivoire, situé entre Duékoué, Bangolo et Man, était le sanctuaire d'Amedé Ouremi avant son arrestation en mai 2013. Ce parc national de 340 kilomètres carrés est illégalement occupé depuis la rébellion de 2002 par 26000 burkinabé qui ont dégradé le parc en le transformant en forteresse militaire et terre cultivable

²⁸ Le 18 mai 2013 marquait la fin d'un long parcours pour Amadé Ouérémi. Celui qui a régenté la forêt du Mont Péko et défié l'armée loyaliste et autres miliciens dans l'ouest de la Côte d'Ivoire, près d'une décennie durant.

²⁹ Le vice-président du Conseil général de Guiglo et cadre du département de Bloléquin dans une interview au journal *Le Nouveau Courrier* du 16 mars 2012.

destruction de tout l'écosystème, contribuant ainsi à la baisse des précipitations dans la région.

Avec un potentiel d'au moins 16 millions d'hectares de forêt dans les années soixante, la Côte d'Ivoire a aujourd'hui moins de 2 millions d'hectare³⁰. La zone occupée par les Wè a perdu plus de 90 % de sa forêt³¹ depuis la crise de septembre 2002.

Aujourd'hui, la paix durable dans cette région passe surtout par une politique foncière efficace, réaliste et dépouillée d'arrière pensée politique. Toutefois, la préservation de la nature passe aussi par une lutte accrue contre tous ces prédateurs des forêts et de l'environnement.

Conclusion

Aujourd'hui, il ne fait pas de doute que la plupart des catastrophes naturelles sont la conséquence directe ou indirecte de l'intensité des activités humaines sur l'environnement (Morin). En Afrique, le colonialisme, par exemple, a imposé de nouveaux systèmes de production, des limites dans de nombreux aspects de la vie quotidienne, qui ont fortement déséquilibré la gestion locale traditionnelle des risques naturels (Olivier-Smith, 1996 :315). Ces nouveaux systèmes basés sur l'industrialisation créent la vulnérabilité ainsi que les conditions pour une catastrophe environnementale. Car, cette industrialisation parfois brutale et mal maîtrisée par les populations locales et, dans un environnement africain parfois peu favorable, a multiplié des agressions et des dégradations sur l'environnement générant parfois des conflits intercommunautaires.

Aujourd'hui, l'économie mondialisée a une telle emprise sur les activités humaines qu'elle tient de moins en moins compte des contraintes de l'environnement. Elle agit comme si « tout était permis³² ». Or, selon Jakubec (2003), le tout est permis n'est pas une porte ouverte à une activité humaine débridée ni, dans le contexte actuel à une économie envahissante menaçant la liberté individuelle et collective, donc de l'homme. Il n'exclut pas non plus, la nécessité du discernement, le souci des réalités environnementales qui forgeront chez l'homme une pédagogie des catastrophes

Aujourd'hui, aucun individu ou groupe, aucun pays ne peut ériger des barrières continentales pour se protéger ou protéger ses biens, sa vie contre les catastrophes écologiques ou les effets de gaz à effets de serre. Les éléments chimiques ou radioactifs possèdent largement le don d'ubiquité, la catastrophe de Tchernobyl (26 avril 1986) l'a démontré ainsi que celle de

³⁰ ONG Action pour la Conservation de la Biodiversité en Côte d'Ivoire.

³¹ Ce chiffre est donné par les Maires et députés wè et confirmé par les autorités administratives de cette région en mars 2012.

³² Cf. En référence à l'auteur biblique, l'apôtre Paul dans son épître :1 Corinthiens 6.12.

Fukushima au Japon (11 mars 2011). Dès lors, le principe de précaution s'impose pour garantir un avenir possible et ainsi éviter aux générations à venir et aux populations défavorisées, une dette écologique³³, voire ce que certains spécialistes appellent un « écocide », en référence à un suicide environnemental.

En tout état de cause, à travers la gestion des ressources naturelles, les masques wè nous incitent aux changements ; et ces changements postulent celui de l'homme lui-même, quant à son mode de vie, à sa relation à autrui et à la nature ainsi qu'à sa conception métaphysique du monde.

La gestion de l'environnement mis en place par les Wè, en s'appuyant sur les mécanismes traditionnels que sont les masques, invalide fortement la thèse l'incapacité et la vulnérabilité des sociétés dites « traditionnelles », à faire face au changement. L'exemple des Wè démontre bien la résilience et les capacités adaptatives avec lesquelles ces sociétés répondent à différentes situations de dégradation environnementale ou climatique (Olivier-Smith, 1996 :312-4). Ici, nous sommes bel et bien au cœur du débat sur l'approche du changement social selon laquelle les catastrophes naturelles sont des facteurs importants de changement social et culturel.

References:

- Akindès, F., préface du livre « Au cœur des mutations sociales en Côte d'Ivoire », préface de l'ouvrage, Alfred Babo, *Les jeunes, la terre et les changements sociaux en pays baoulé (Côte d'Ivoire)*, Paris, Karthala, 2010
- Babo, A. *Les jeunes, la terre et les changements sociaux en pays baoulé (Côte d'Ivoire)*, Paris, Karthala, 2010
- Brewster B. *A review of the genus HycII.ocynzs Cuvier, 1819 (Teleostei : Characiformes)*. *Bidl. Er. Mus. Nat. Hist. (Zool.)*, SO (3), 1986, pp. 163-206
- Daget, J. et A. Iltis. *Poissons de Côte d'Ivoire (eaux douces et saumâtres)*. Mém. IFAN, Dakar 74, 1965.
- Dubet, F et Martucelli, D. *Dans quelle société vivons-nous ?* Paris, Seuil, 1998, 322 p.
- Durban F. « L'écologisme américain : des mythes fondateurs de la nation aux aspirations planétaires ». In *Hérodote, revue de géographie et de géopolitique*, 2001, n° 100, pp. 55-86.
- Dubet, F. *Le travail des sociétés*, Paris, Seuil, 2009,

³³ Fondateur et ancien président du *Wuppertal Institute*, et actuel président du Panel International sur les Ressources

- Jakubec J. « L'écologie en tant que champ éthique », in *Approche spirituelle de l'écologie* (dir.) Piguët, F. Paul, Paris, éd. Charles L. Mayer, 2003, p.21-30.
- Gourène g. & g.g. Teugels. « *Clupeidae*. In: Faune des Poissons d'Eaux douces et saumâtres de l'Afrique de l'Ouest » (Lévêque C., Paugy D. & G.G. Teugels, eds), pp. 98-111. Tervuren: MRAC et Paris: Éditions ORSTOM, coll. Faune tropicale, 1989.
- Juhé-Beaulaton, D. (dir). *Forêts sacrées et sanctuaires boisés*. Paris, Karthala, 2010.
- Memel Fotê, « Essai sur l'homme et l'environnement dans les sociétés de l'Afrique nubienne, in revue ivoirienne de l'environnement, (RIVE), 1992, pp. 14-16.
- Nicole, E. « Fondements d'un comportement écologique chrétien », Fac-réflexion n° 15 - janvier 1990, p. 17-24
- Ouédraogo, O. Paténéma « Burkinabè du Mont Peko: en attendant le déguerpissement », *Sidwaya* 12 juillet 2015, consulté le 10 octobre 2015 sur : <http://www.sidwaya.bf/m-6970-burkinabe-du-mont-peko-en-attendant-le-deguerpissement.html>
- Oliver-Smith, A, *Anthropological Research on Hazards and Disasters*, Annual Review of Anthropology, Revue sur internet, Vol. 25, 1996, pp. 303-328. Consulté le 20 octobre 2015 sur <http://www.jstor.org/stable/2155829>.
- Paugy D. « Révision systématique des *Alestes* et *Brycinzrs* africains (Pisces, Characidae) ». *ORSTOM, Etirdes & Thèses*, 1986, p. 295.
- Tiécoura R. « Côte d'Ivoire – les clandestins Burkinabé du mont Péko en chœur « Nous pas bougés », Le Banco.net du 09 juillet 2014 consulté le 12 octobre 2015 sur : <http://www.connectionivoirienne.net/100996/cote-divoire-les-clandestins-burkinabe-du-mont-peko-en-choeur-pas-bouge>.
- Tahoux Touao, T. « Contribution au renforcement de la conservation des forêts sacrées en vue de la gestion durable des ressources naturelles : cas de la forêt sacrée de Zaïpobly (*canton gnèo près de Tai*) dans le Sud-Ouest de la Côte d'Ivoire », 2002, pp. 1-12.